



HAL
open science

**Quand l'administration forestière se mettait en scène :
les premières archives photographiques (1860-1914) de la
restauration des terrains en montagne.**

Sylvie Brochot

► **To cite this version:**

Sylvie Brochot. Quand l'administration forestière se mettait en scène : les premières archives photographiques (1860-1914) de la restauration des terrains en montagne.. *Revue forestière française*, 2004, 56 (1), pp.65-83. 10.4267/2042/5076 . hal-03449406

HAL Id: hal-03449406

<https://hal.science/hal-03449406v1>

Submitted on 25 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

QUAND L'ADMINISTRATION FORESTIÈRE SE METTAIT EN SCÈNE : LES PREMIÈRES ARCHIVES PHOTOGRAPHIQUES (1860-1914) DE LA RESTAURATION DES TERRAINS EN MONTAGNE

SYLVIE BROCHOT

Tout au long du XIX^e siècle en France, la conjonction de l'état de dégradation des massifs montagneux et d'une crise climatique engendre de nombreuses catastrophes : avalanches, inondations, glissements de terrain... Un débat s'instaure sur les moyens d'y remédier. La doctrine de l'administration forestière, selon laquelle le reboisement des montagnes est la solution, finit par s'imposer et se traduit par la mise en œuvre de la politique de Restauration des terrains en montagne (RTM).

Très tôt, dès 1860, les forestiers prennent des photographies des sites où ils travaillent afin de démontrer l'efficacité de leurs interventions. Les albums sont présentés dans les expositions universelles, témoignant d'un souci de donner une certaine publicité aux réalisations. L. Lebart (1997) s'est attachée à montrer en quoi ces photographies ont contribué à la « *naissance du paysage moderne* », en relation avec une évolution de l'attitude envers la montagne qui, en cette seconde moitié du XIX^e siècle, tend désormais plus à l'action qu'à la contemplation.

Parmi les nombreuses prises de vue réalisées, il n'est pas rare que figurent des personnages (ouvriers, forestiers, notables), ce qui leur confère un statut particulier au sein de la collection. Au travers d'un travail d'analyse d'images⁽¹⁾, s'attachant en particulier à la mise en scène de ces personnages, on a tenté d'identifier les fonctions que ces photographies ont pu remplir dans les processus de décision publique de l'époque. Conformément à cette approche, on n'a pu prétendre rétablir totalement les intentions des photographes ; on s'est tout autant placé du côté de la réception (Joly, 1994), contribuant ainsi à éclairer la sociologie de l'administration forestière dans quatre directions : l'implication des forestiers dans l'aménagement du territoire de ce XIX^e siècle, leurs relations avec la société locale, leur perception des phénomènes naturels, et la cohésion de leur propre institution.

Le choix des photographies présentées ici a visé à constituer un échantillon représentatif au regard des quatre thèmes traités, mais il a aussi été inévitablement influencé par l'attrait, la perspective « *d'entrer dans une aventure* » (Barthes, 1980, p. 39) qu'elles offraient.

DES FORESTIERS-PHOTOGRAPHES

Amorcé dès la fin du XVII^e siècle, l'état de dégradation des massifs montagneux est consécutif à la forte pression démographique et à l'industrialisation. L'effet de la crise climatique (Petit âge glaciaire) n'est pas perçu à l'époque. C'est la déforestation qui est tenue pour responsable, non

(1) L'analyse d'images (Joly, 1994) est une méthode d'interprétation. Elle comporte une phase de dénotation basée sur une description neutre des caractères visibles (contexte, sujet, composition, formes...) et une phase de connotation, consistant à rechercher les significations possibles de l'image dans différents champs.

seulement des menaces qui pèsent sur les populations montagnardes, mais aussi des inondations provoquées en plaine par les fleuves. Les théories (Andreassian, 2002) préconisant un reboisement massif ne font pas l'unanimité parmi les scientifiques de l'époque et les hommes politiques sont d'abord réticents à les mettre en œuvre. Les très fortes crues du Rhône, de la Garonne et de la Loire entre 1856 et 1859 achèvent de les convaincre et la loi du 28 juillet 1860 sur *le reboisement des montagnes* est votée. Autoritaire, elle se heurte à la résistance des populations montagnardes et son bilan reste modeste, malgré l'inflexion apportée par une nouvelle loi — sur *le regazonnement des montagnes* — en 1864.

La loi du 4 avril 1882 sur *la restauration et la conservation des terrains en montagne* donne un nouvel élan au mouvement de reboisement et conforte les forestiers en instituant des services spécialement dédiés de Restauration des terrains en montagne. Les terrains à traiter sont désormais acquis, et les travaux entièrement mis à la charge de l'État. Mais une concession importante est faite par les forestiers : l'objectif de régularisation du régime des eaux des grands fleuves passe au second plan au profit de la sécurité des populations montagnardes ; les travaux de génie civil se voient reconnaître un rôle spécifique dans les stratégies de protection au lieu d'être seulement considérés comme un préalable au reboisement dont les limites commencent à être perçues (de Crécy, 1995). Dès lors, l'âge d'or de la RTM peut débuter, il s'achèvera avec la guerre en 1914. Bénéficiant de crédits importants et d'une main-d'œuvre abondante, les forestiers mettent en œuvre, au travers de réalisations souvent grandioses, une politique d'aménagement des massifs montagneux.

« Très tôt, dans le cadre du service de reboisement créé par la loi du 28 juillet 1860, les forestiers avaient pris des photographies des secteurs où ils travaillaient afin de démontrer l'urgence des travaux à réaliser et l'efficacité de leurs interventions » (Métaillié et Richefort, 1990, p. 11). C'est à l'exposition universelle de 1867 que sont présentées au public les premières photographies forestières (Lebart, 1997). En 1877, E. de Gayffier, directeur du service du reboisement, fait réaliser un album de 50 clichés destiné à être présenté à l'exposition universelle de 1878, au pavillon des forêts.

En 1885, les services RTM sont dotés d'appareils photographiques 18 x 24⁽²⁾. Une circulaire de 1886 organise la conservation et l'archivage des photographies avec beaucoup de soins : stockage des clichés sur plaque de verre, par ordre chronologique, dans des caissettes en bois ; classement des tirages sur papier dans des albums ou chemises accompagnés d'une légende détaillée ; tenue de registres récapitulatifs ; réalisation de copies pour constitution de collections nationales (détails rappelés dans la circulaire conjointe du 28 octobre 1985 des ministères de l'Agriculture et de la Culture sur *les archives photographiques des services RTM*). En 1887, des stages de formation aux techniques photographiques sont organisés. Ainsi, « les services locaux font rarement appel à des professionnels pour réaliser leurs prises de vue. Ce sont généralement des inspecteurs, sous-inspecteurs et gardes généraux qui opèrent ; l'opérateur effectue toutes les manipulations techniques, développements et tirages » (Métaillié et Richefort, 1990, p. 11). Certains forestiers deviennent des photographes talentueux comme Charles Kuss ou Paul Mougin.

L'habitude de constituer des archives photographiques s'est perpétuée après 1914 et jusqu'à nos jours, mais les ingénieurs qui ont succédé « aux éclectiques forestiers, n'hésitant pas à photographier bêtes et gens » (Métaillié et Richefort, 1990, p. 12) se concentrent progressivement sur les sujets techniques.

La circulaire de 1886 (citée par Feuvrier et Lizet, 1991, p. 42) précise le rôle et l'emploi de la photographie dans le service du reboisement : un « moyen de saisir et de garder l'image des

(2) Caractéristiques techniques : chambre noire Jonte de Paris ; objectif Derogy (Feuvrier et Lizet, 1991).

choses, moyen précieux dont la certitude et la fidélité ne dépendent que de quelques conditions très faciles à réaliser ». En effet, l'invention de la plaque sèche (1864) a supprimé des manipulations délicates sur le terrain ; les plaques sensibles se conservent et se transportent facilement et permettent d'attendre le retour au laboratoire pour révéler l'image. « *La photographie en campagne est devenue pratique* » (circulaire de 1886).

Les objectifs poursuivis par l'Administration des Forêts au travers de la réalisation de photographies sont longuement développés dans la circulaire : « *Il est aisé d'apprécier tout le parti que le service du reboisement peut tirer de son application à l'instruction des affaires courantes, à la préparation des projets de travaux et de périmètres, à l'étude des torrents et des procédés employés pour la restauration des montagnes. Une photographie est toujours plus saisissante qu'une description, si complète et si détaillée qu'elle soit : elle apporte au débat un témoignage d'une valeur incontestable ; fixe l'histoire si intéressante des torrents et des travaux de toute sorte qu'on y exécute ; fournit le moyen de conserver la physionomie vraie de la montagne aux diverses phases de sa restauration. La simple comparaison de ces images donne la mesure exacte des progrès accomplis et de ceux qu'on est en droit d'espérer pour l'avenir ; elle révèle parfois des faits inattendus et met en pleine lumière la puissance et l'efficacité des moyens employés contre les torrents. En présence d'aussi précieux avantages, M. le ministre de l'Agriculture n'a pas hésité à doter le service spécial du reboisement d'appareils photographiques* ».

Le premier objectif de la réalisation des photographies s'inscrit donc dans le courant du positivisme scientifique : leur neutralité et leur objectivité en font un outil de premier ordre pour l'observation dont les forestiers s'emparent avec enthousiasme afin de suivre les travaux et d'observer leurs effets (Lebart, 1997). Cette initiative est particulièrement remarquable en ce qu'elle consiste en une constitution délibérée d'archives (Métailié et Richefort, 1990, p. 5). Demontzey (1894), dans son introduction du volume 2 de *L'extinction des torrents en France par le reboisement*, exclusivement consacré aux vues photographiques (127 y sont rassemblées), souscrit pleinement à cet objectif lorsqu'il déplore ne pouvoir effectuer certaines comparaisons, faute de prises de vue assez précoces ; ou bien, plus loin, lorsqu'il déclare préférer la photographie « *à cause du caractère d'authenticité indéniable et de la date certaine des images* ».

Mais, dans le contexte de controverse évoqué précédemment où il importait aux forestiers de sensibiliser les pouvoirs publics aux catastrophes survenant en montagne, d'imposer leur doctrine et, mieux encore, de s'en voir ensuite confier l'application, ceux-ci ont immédiatement utilisé les photographies comme instruments de démonstration et de promotion : elles devaient rendre compte objectivement de la réalité de l'état de dégradation des terrains et de l'efficacité des aménagements entrepris. E. de Gayffier l'avait bien compris, lorsqu'il édite en 1882 un texte où « *il explique à ses collègues la manière de procéder pour donner à voir l'état de dégradation des lieux et démontrer ainsi la nécessité de l'intervention. Il propose, en outre, lorsque les travaux seront entrepris, de fixer sur l'image l'œuvre en cours de réalisation, puis, quelques années plus tard, l'œuvre réalisée* » (d'après Larrère, 1993, note 2, p. 92). Demontzey est également soucieux de promouvoir l'action de l'administration forestière, dont il déplore qu'elle soit mal-aimée ; « *Il était bon que l'opinion publique fût éclairée et fixée sur cette importante question...* » écrit-il dans l'avertissement de *L'extinction des torrents* (1894). Et il poursuit : « *En justifiant ainsi [par les résultats précédemment exposés] la confiance du législateur, l'administration des forêts est en droit d'espérer que, dans un avenir aussi prochain que possible, elle se verra dotée des minimales augmentations budgétaires qui lui permettront, au moyen d'un personnel spécial solidement constitué, de mener rapidement à bonne fin une entreprise nationale qui est à la base de toutes les améliorations indispensables au développement de l'agriculture, à la sauvegarde de nombreuses populations, et à la sécurité des voies de communication de toutes sortes* ».

De nombreux autres ouvrages ou albums seront de fait réalisés et parfois présentés dans les expositions universelles de la fin du XIX^e siècle et certaines photographies serviront à la constitution d'un diorama⁽³⁾ au pavillon des forêts au Trocadéro lors de l'exposition de 1889.

Quel a été l'effet de ces images, à l'époque, sur les pouvoirs et l'opinion publics ?

On sait peu de choses sur les effets immédiats de ces photographies. Les lecteurs ont-ils été intéressés, émus, impressionnés ? L'album de E. de Gayffier réalisé pour l'exposition universelle de 1878 « *aurait connu un grand succès et il fut réédité en 1882 accompagné de plans et de commentaires* » (Métaillé et Richefort, 1990). Demontzey (1894), dans son introduction de *L'extinction des torrents*, s'est préoccupé de cet effet : il évoque l'insuffisance des vues, l'impuissance de la photographie « *à fournir aux personnes qui n'ont pas intimement parcouru les montagnes et leurs torrents, l'image saisissante de la réalité* » ; il est persuadé que le relief et l'aspect des terrains sont moins rudes qu'en réalité.

À plus long terme, on sait que les forestiers ont triomphé et qu'ils se sont vu confier la mise en œuvre des travaux de restauration des terrains en montagne. Ils ont donc su attirer l'attention des décideurs publics et convaincre, dans un contexte de concurrence avec les ingénieurs des Ponts et Chaussées. L'emphase et l'esprit de réclame qui animait souvent leurs discours, précisément étudié par Larrère (1993), ont donc eu un impact certain. On peut imaginer que les photographies l'ont renforcé, voire en ont été un élément décisif. Lebart (1997) souligne ainsi la remarquable opposition des formes entre les vues avant et après restauration.

L'analyse des photographies va permettre d'approfondir, voire de discuter cette vision du rôle et de la stratégie de ces hommes dans ce processus de décision publique d'instauration de la Restauration des terrains en montagne et donner l'occasion d'évoquer d'autres aspects de la sociologie de l'administration forestière.

LES FORESTIERS INVESTIS D'UNE NOBLE MISSION

« *Doyen des reboiseurs, à la veille d'être éloigné de ces travaux auxquels j'ai passionnément collaboré depuis leur origine et pendant toute ma carrière, je considère comme un devoir l'honneur d'exposer les résultats obtenus jusqu'à ce jour dans la grande lutte essentiellement française entamée contre les torrents par une pléiade de vaillants et enthousiastes forestiers. Je ne sais pas de plus noble mission que celle d'aider la nature à reconstituer dans nos montagnes l'ordre qu'elle avait si bien établi et que seuls l'imprévoyance et l'égoïsme de l'homme ont changé en un véritable chaos. (...) Heureux d'aider ainsi, dans leur sphère d'action, au relèvement de la Patrie, ils remercient Dieu de la noble mission qui leur a été dévolue...* » (Avertissement de *L'extinction des torrents*, Demontzey, 1894).

Ainsi s'exprime l'homme de forte corpulence, portant la moustache et vêtu d'une veste blanche, figurant au centre du groupe inférieur de personnages de la photographie 1 (p. 69), identifié de façon à peu près certaine (notamment à partir d'une stèle édifée non loin du site photographié ; photographie 11 en médaillon à la fin de l'article, p. 83).

D'après le titre, il s'agit d'un chantier de construction de murs en gradins, en maçonnerie, dont deux, numérotés (VI et XI), figurent sur la photographie. Un échafaudage inférieur porte un premier groupe de personnages : quatre ouvriers en chemise et coiffés d'un béret, au travail et cinq autres inactifs. Un échafaudage supérieur supporte une petite voie ferrée dite Decauville

(3) Un diorama est un tableau panoramique dans lequel certains jeux de lumière donnent l'illusion du réel en mouvement.

(mentionnée dans la légende p. 80) et un groupe de quatre autres inactifs. Le tiers supérieur de la photographie est occupé, à dessein d'après la légende, par des gazons.

En fait, il s'agit tout autant d'une photographie d'une visite de chantier que du chantier lui-même dans la mesure où des détails qui auraient pu être intéressants sur le plan technique sont masqués par les nombreux personnages. Et la légende permet de comprendre qu'il s'agit, plus que d'une visite de routine destinée à surveiller la bonne exécution des travaux, d'une de ces visites institutionnelles organisées par des maîtres d'œuvre soucieux de leur image. En effet, y participent : M. Daubrée, directeur des Forêts (probablement le personnage coiffé d'un canotier), M. Alicot, député d'Argelès-Gazost et deux inspecteurs. Les autres personnages en visite sont probablement (après étude d'autres photographies) des gardes-forestiers ou des accompagnateurs du directeur des Forêts, sauf le personnage à l'extrême gauche de la photographie qui porte une chaîne de montre : par déduction⁽⁴⁾, il pourrait s'agir d'un surveillant de travaux : cette fonction est exercée en général par un homme du pays soucieux de sa mise (et montrant très souvent ostensiblement une chaîne de montre), qui, présent en permanence sur le chantier, aurait enlevé sa veste.

La plupart des personnages inactifs sont campés solidement et le bâton leur donne fière allure. Toutefois, contrairement à la plupart des photographies analogues (voir notamment la photographie 5, p. 74), tous ne posent pas et ne fixent pas l'objectif : P. Demontzey semble en train de donner une explication, ce qui donne une ambiance assez moderne à la photographie. Les ouvriers restent concentrés sur leur tâche, ne se laissant pas distraire un instant, respectant un code qui semble s'être fixé les photographes de la RTM.

Bien que P. Demontzey n'occupe pas, dans la composition, une place privilégiée, le regard est guidé vers lui par l'échafaudage et sa veste blanche (rare et curieux choix vestimentaire chez les forestiers de l'époque) ajoute du relief au personnage. L'échafaudage supérieur sépare deux domaines : au-dessus, une pente gazonnée, stabilisée, apaisée, en dessous, un terrain chaotique où luttent les hommes. La photographie souffre d'une composition très dispersée.

À ce stade, il convient de présenter ce qu'était cette affaire de la Péguière. La combe domine les thermes de la Raillère, près de Cauterets.



Photographie 1
Groupe XI en construction.
Combe de la Péguière

(4) Par exemple à partir du portrait 143^P *Le surveillant Bois - Torrent du St-Julien* de l'album *Torrents de la Savoie*, anonyme.

En 1884, des écroulements rocheux commencèrent à se produire, entraînant des dommages aux bâtiments. P. Demontzey, appelé, mit en œuvre avec succès un dispositif de stabilisation comportant la purge des blocs menaçants, de titanesques murs de soutènement et l'engazonnement des terrains érodés, le tout dans des pentes de 70° où les ouvriers s'encordaient.

La photographie 2 (ci-dessous) et surtout sa légende permettent de mieux comprendre l'atmosphère et l'exaltation qui semblait régner sur le chantier.

Le titre, évoquant la construction d'un des murs, est là encore en décalage avec la légende. On voit bien sur la photographie un échafaudage et le sommet d'une maçonnerie, mais l'attention est plutôt attirée par la cavité sombre occupant une position proche du centre de la photographie (un écroulement récent) puis secondairement par l'ouvrier adossé au rocher qui occupe le tiers droit. Un arrière-plan montagneux et un ciel complètent la composition.

En fait, la légende induit le sentiment d'une photographie prétexte donnant l'occasion de développer deux thèmes :

— la difficulté, la monstruosité du terrain : la place importante donnée au ciel, l'arrière-plan montagneux, le profil de la pente naturelle se détachant nettement, souligné par les deux règles s'élançant vers le ciel et la tache sombre soulignent cette impression ;

— le pouvoir presque magique des forestiers, suggéré par l'attitude insouciante de l'ouvrier, la même que celle d'un partenaire dans un tour de magie potentiellement dangereux (le versant est « *croulant* ») ; ouvrier dont la légende souligne la « *confiance sans bornes dans la direction du travail* » ; il s'agit d'un des rares cas où un ouvrier est inactif sur une photographie et fixe l'objectif (mais son visage dans l'ombre renforce le côté énigmatique de l'ambiance).

La première photographie se situe magistralement dans la perspective de démonstration et de promotion des techniques RTM et des forestiers qui les mettent en œuvre : difficulté du terrain, bonne organisation du chantier (avec la voie Decauville), ouvriers besogneux, comparaison avant/après travaux (haut et bas de la photographie), compétence des dirigeants (P. Demontzey déborde de solidité et d'autorité et sa posture d'homme en train d'expliquer, rare, on l'a souligné, dans ces collections, souligne sa compétence technique), assurance et fierté des collaborateurs. Mais en mettant en scène les lieux et les hommes dans ce chantier RTM



Photographie 2
Détail de la construction du groupe XVI.
Combe de la Pégrière

mythique de la Pégauère, les forestiers dépassent ce premier objectif et semblent vouloir prouver le caractère exceptionnel de leur mission, son assimilation à un combat exaltant, leur pouvoir quasi surnaturel de dominer la nature.

On peut aussi y voir, comme Larrère (1993), l'emphase, « *l'esprit de réclame* » des forestiers (p. 42), l'ensemble étant exclusivement destiné à soutenir leurs thèses, à renforcer leur pouvoir et à défendre leurs intérêts corporatistes. Cela semble une vue trop limitée. La « *noble mission* » des forestiers, hommes de devoir passionnés et enthousiastes, s'inscrit dans la philosophie des ingénieurs et des grands travaux de maîtrise de l'espace qui se développèrent au XIX^e siècle et qui ne se réduit peut-être pas seulement (Larrère, 1993, p. 79) à une « *aventure de structuration du territoire national* ». Le monstrueux, le merveilleux, le sacré (Dieu est remercié par Demontzey dans le texte cité plus haut), les mythes de la montagne (Jantzen, 1988) émanent aussi des photographies.

LES FORESTIERS ET LA POPULATION LOCALE

Le torrent de Sécheron se jette dans l'Isère en amont d'Aigueblanche (Savoie). Lors des crues, ses laves (écoulements très chargés en matériaux) venaient recouvrir les cultures occupant le cône de déjection. La construction de drains (photographie 3, ci-dessous) est une technique classique de la RTM, visant à stabiliser des glissements. On aperçoit au centre de la photographie la galerie de forme triangulaire constituée de deux pierres plates dressées l'une contre l'autre ; au premier plan, un massif de cailloux de taille à peu près homogène a été constitué (à moins qu'il ne s'agisse d'un tronçon achevé). Au fond, le terrain instable, parsemé de blocs de toutes tailles, est visible.

Sept ouvriers transportent ou disposent des pierres. Un garde-forestier en uniforme (blouse et casquette) est présent ; il est accompagné d'un homme, vêtu d'une veste sombre et d'un chapeau, dont la mise un peu plus soignée pourrait indiquer un surveillant.

Les ouvriers sont presque tous alignés sur une ligne oblique qui sépare, en gros, le chantier (deux tiers) et le terrain naturel (un tiers). Le drain est une autre ligne forte, médiane et verticale, de la photographie. On retrouve le contraste entre l'aménagé, l'ordonné,



Photographie 3
Construction de drains en 1887.
Une branche secondaire.
Torrent de Sécheron

souligné par les deux lignes droites et surtout l'organisation régulière des blocs du premier plan, et le terrain initial chaotique, l'ensemble illustrant le côté démonstratif de la photographie. Toutefois, l'ouvrage est peu spectaculaire, marque relativement peu la domination de l'homme sur les éléments ; est-ce pour cette raison que le garde-forestier reste en arrière ? La connaissance des autres photographies de la collection incline à répondre par l'affirmative : lorsque les photographies sont prises au stade de la reconnaissance, avant les travaux, ou lorsque les phénomènes naturels imposent leur emprise, les forestiers sont toujours discrets, voire absents (ce constat est également fait par Lebart, 1997) ; ils s'affichent au contraire en bonne place si la photographie témoigne de leur domination sur la nature (photographie 5, p. 74).

Les ouvriers s'activent ; l'instantané, dont l'avènement se situe vers 1878, a permis de saisir leurs gestes. Le temps semble s'être arrêté : ce que Dubois (1992) nomme « *la coupe temporelle* » est ici singulièrement soulignée. Comme d'habitude⁽⁵⁾, les ouvriers ne regardent pas l'objectif, contrairement au garde et au surveillant. De même que sur la photographie 1, il s'agit sans doute de montrer le sérieux et l'efficacité du chantier : pas un instant n'est perdu. Les ouvriers se sont-ils prêtés de bon cœur à cette mise en scène, ou ont-ils dû s'y résoudre ?

Les ouvriers étaient recrutés parmi la population locale. On sait que, à l'époque où ils bataillaient pour imposer leur doctrine, les forestiers allaient plus loin que la dénonciation des usages néfastes pour la préservation des terrains ; ils émettaient des jugements de valeur sur cette population : les montagnards étaient routiniers, incultes, égoïstes, paresseux (Larrère, 1993, p. 32) et les forestiers les méprisaient profondément. Cette attitude s'est poursuivie pendant la mise en œuvre des aménagements, la lutte contre les montagnards primant celle contre les phénomènes. Pourtant, il est reconnu que ces derniers avaient depuis longtemps des pratiques de bonne gestion du milieu et ne revendiquaient guère auprès des pouvoirs publics à propos des risques qu'ils subissaient (de Crécy, 1995) : ce sont des voyageurs, des intellectuels, qui ont



Photographie 4
Torrent de St-Julien - En route pour l'inauguration du tunnel de St-Julien
Cliché Charles KUSS, 1896

(5) Il existe très peu de photographies où les ouvriers regardent en direction de l'objectif : il en existe cependant au moins une, mais il s'agit d'une photographie de groupe traditionnelle (St-Gervais, Glacier de Tête Rousse - M. Bullio et ses ouvriers - photo de C. Bernard, 1904 dans Métaillié et Richefort, 1990).

attiré l'attention sur les dangers encourus en montagne. Les communautés locales à leur tour pouvaient haïr les forestiers et les relations étaient difficiles.

Toutefois, après 1882, des forestiers, en minorité, inspirés par l'école de F. Le Play, défendirent une conception sociale de la restauration, consistant à amener les populations à « *réaliser l'équilibre entre leurs intérêts et les impératifs de gestion du sol* » (Kaloara et Savoye, 1985, p. 7). Se transformant en sociologues avec la réalisation de monographies, tiraillés entre l'application de la loi et les réalités sociales, ils ont favorisé le développement agricole et pastoral. Les effets de cette approche se sont conjugués, à la veille de la Première Guerre mondiale, dans un milieu montagnard en crise, à la création d'emplois par la RTM. L'ensemble a concouru à une meilleure acceptation des aménagements (Larrère, 1993, p. 107). Une vigoureuse politique de vulgarisation y a certainement contribué : formation des instituteurs, concours scolaires... On peut ainsi comprendre qu'une population nombreuse se rende en 1896 à l'inauguration du tunnel de Saint-Julien (Maurienne, Savoie) ; toutefois, la photographie 4 (p. 72) ne permet pas de distinguer les paysans des notables locaux.

Dans ce contexte, on comprend que beaucoup de photographies, les plus anciennes ou prises à l'initiative de forestiers insensibles au contexte social, valorisent peu les ouvriers : l'accent n'est pas mis sur leur savoir-faire, ni dans les légendes, ni dans le choix des sujets, ni dans les cadrages : on distingue à peine leurs outils, leurs gestes professionnels : sur la photographie 3 (p. 71), les gestes sont assez visibles, mais l'action est peu qualifiée.

Si l'on cherche dans des textes d'accompagnement des photographies (par exemple, le volume 1 de *L'extinction des torrents* de P. Demontzey) quel pouvait être précisément le sentiment des forestiers à l'égard de leurs ouvriers, on constate que les compétences de ces derniers, lorsqu'elles sont reconnues, sont attribuées en grande partie aux mérites des forestiers.

À la Pégùère, « *les ouvriers, entraînés par l'exemple de leurs chefs, se sont peu à peu familiarisés avec les dangers et, pleins de confiance dans la précision des ordres donnés, ils se sont rendus maîtres, en peu d'années, des parties les plus difficiles d'où partaient les avalanches de blocs les plus formidables* ». Plus loin : « *Les maçons du pays, gens accoutumés à la montagne cependant, en furent tellement impressionnés dès le début, qu'ils n'osèrent pas s'aventurer seuls. Pour construire le premier ouvrage de correction de la combe, le mur de tête, on dut appeler un chef de chantier expérimenté, le brigadier forestier Malaplate, et une équipe de maçons qui, depuis plusieurs années, avaient travaillé aux barrages du Laou d'Esbas, dans la vallée de Luchon. C'est avec eux que débutèrent les préposés forestiers de Causerets et les maçons du pays, qui ne nous ont plus quitté depuis, sous la conduite immédiate de M. l'inspecteur adjoint Dellon* ». Aucun comportement ne semble trouver grâce aux yeux de P. Demontzey : « *Les craintes et les hésitations de la première heure n'avaient pas tardé, en effet, à se dissiper chez les ouvriers et à faire place à une témérité qui présentait un nouvel écueil ; on l'évita par des ordres sévères et une vigilance de tous les instants. Aussi, jusqu'à présent, malgré les difficultés de toute nature accumulées sur ce lambeau de montagne, peut-être même à cause de ces difficultés, aucun accident ne s'est produit pour les hommes sur les chantiers* ». Seul, M. F. Dellon, inspecteur adjoint des forêts, dans sa *Note O : observations sur la montagne de Pégùère et détails sur les travaux exécutés dans la combe* (Demontzey, 1894, p. 430), consent à reconnaître un savoir-faire et même une certaine complicité : « *Le personnel ne tarda pas à prendre une habitude suffisante du terrain et à acquérir peu à peu ce qu'on peut appeler le flair* ». Il poursuit : « *Moi-même, ayant fini par adopter certains mots employés par eux, je n'aurais pu faire d'autre réponse ; ils me comprenaient et je les comprenais* ».

Cette photographie 3 (p. 71), même si ce n'était pas dans l'intention du photographe, rend bien compte des relations distantes entre forestiers et ouvriers.

LA RTM, UN COMBAT CONTRE LA NATURE

À la charnière des XIX^e et XX^e siècles, la lutte contre les populations locales s'estompe à la faveur de la guerre contre les phénomènes naturels (Larrère, 1993, pp. 107-108) : chaque agent a conscience de participer à une œuvre grandiose.

Les dix personnages dressés sur le couronnement d'un barrage (photographie 5, ci-dessous), déployés telle une armée en bataille, en semblent convaincus. On les distingue assez mal ; le 3^e et le 4^e en partant de la gauche tranchent par un habillement assez soigné qui désigne un cadre forestier ou un notable ; le 4^e en particulier a adopté une posture conquérante que l'on retrouve sur de nombreuses autres photographies (notamment la photographie 8, p. 77) : bien campé sur ses jambes écartées, une main à la hanche et l'autre reposant sur une canne. Curieusement, on ne reconnaît aucun uniforme ou casquette de garde. Difficile dans ces conditions de deviner qui sont ces autres guerriers : forestiers, surveillants, ouvriers ?

L'ouvrage est imposant ; élevé en maçonnerie, sa hauteur à la cuvette doit faire environ 5 m. Il comporte un pertuis, qui n'est pas placé tout à fait au centre de la photographie, ce qui est plastiquement plus satisfaisant. Un contre-barrage a été construit à son pied. Les deux ailes, dissemblables, ont une forme souple et harmonieuse qui contraste avec la dureté du minéral ambiant. En avant du barrage, le torrent et ses berges caillouteuses occupent les deux tiers de la photographie ; un sentier parcourt la rive gauche. Derrière le barrage, de véritables gorges se dessinent, mais une végétation relativement abondante adoucit cet arrière-plan.

Il n'y a pas de légende pour cette photographie.



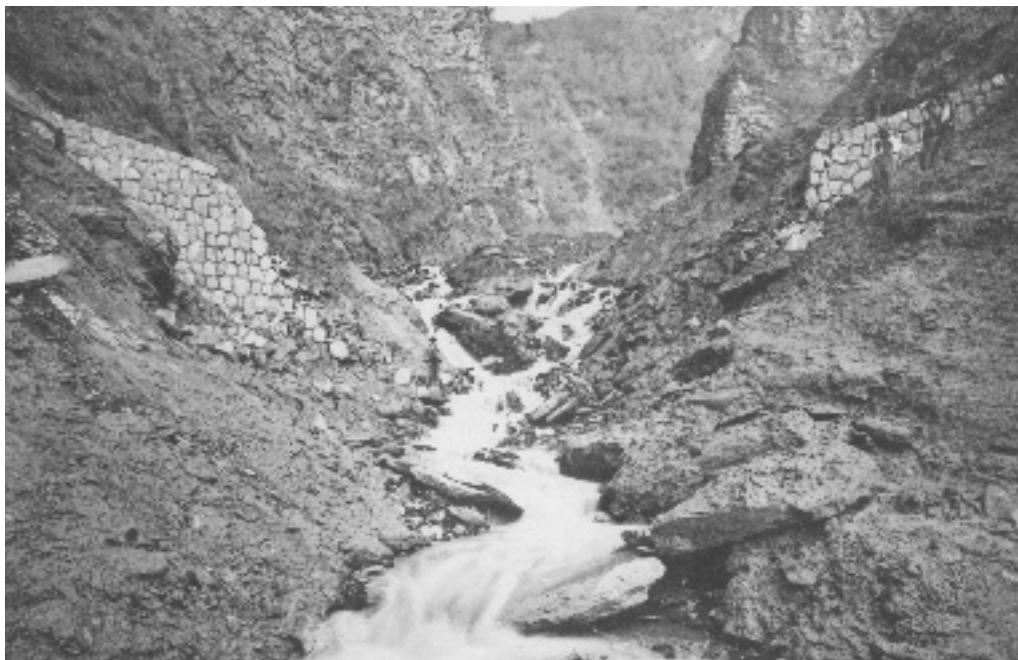
Photographie 5
Barrage n° 4 construit en 1890 - Torrent de Nant Trouble

L'opposition de l'ouvrage harmonieux avec une nature revêche est bien suggérée et l'on comprend que ces hommes triomphent, venant d'achever cet ouvrage. Leur curieux déploiement appuie une impression de remise en ordre de la nature.

Hélas ! Un an plus tard, les forestiers subissaient un revers, comme le montre la photographie 6 (ci-dessous), également non légendée. Cependant, dans *L'extinction des torrents*, P. Demontzey, s'il s'abstient de présenter cette photographie, explique ce qu'il est advenu dans la légende d'une autre photographie (n° 40) prise à l'aval : une lave « *des plus formidables* » ; l'ouvrage qui venait d'être achevé « *n'a pu résister en entier au choc de cette immense masse de matériaux et a reçu de graves avaries en son milieu* » ; il a été immédiatement réparé. On remarque que le terme « *d'avaries* » est faible par rapport à ce que montre la photographie : les forestiers ont du mal à admettre leur défaite et veulent sans doute la relativiser dans un album dédié à la démonstration (l'honnêteté commande de mentionner que, dans le volume de texte de *L'extinction des torrents*, le terme « *d'éventré* » décrit plus objectivement la situation, mais la photographie du barrage ruiné, comme on l'a écrit plus haut, n'y figure pas).

Cette photographie est prise avec le même cadrage que la précédente. La ruine du barrage provoque évidemment un fort sentiment de désolation et d'humilité devant les phénomènes naturels qui contraste fortement avec la scène précédente. La brèche semble une porte d'entrée vers des monts maléfiques.

Les forestiers (on aperçoit vraisemblablement les casquettes) sont cependant beaux joueurs : 3 ou 4 d'entre eux acceptent de poser malgré l'adversité, en rive gauche. Mais ils ne sont pas mis en avant : on se rapproche de la composition des photographies prises lors de la reconnaissance des périmètres où des personnages minuscules sont perdus dans des terrains hostiles.



Photographie 6
Barrage n° 4 après la lave - Torrent de Nant Trouble

LA RTM, UNE INSTITUTION, UNE FAMILLE

La photographie 7 (ci-dessous) semble de prime abord très technique, mais le regard est attiré par l'étrange posture des personnages tournant le dos, plus que par l'exécution des drains, pourtant assez spectaculaire.

Au premier plan, un barrage en maçonnerie, d'environ 2 mètres de hauteur, occupe le quart inférieur de la photographie. Des outils et un brancard pour le transport de charges (pierres probablement) sont posés sur l'aile droite. La chute d'eau anime l'image et rend cette partie assez agréable à contempler.

Le lit du torrent à l'amont du barrage, à droite et au milieu de la photographie, constitue une sorte de piédestal pour le personnage à la canne, statufié.

Hormis un lointain arrière-plan de paroi rocheuse, le reste de la photographie, soit les deux tiers environ, est consacré à la berge rive droite dont la légende précise qu'elle est en glissement. L'œil n'est guère attiré par ce terrain morne, pourtant sujet de la photographie, dans lequel on distingue à peine les ouvriers et que concurrencent les personnages et la chute d'eau.

Cinq ouvriers travaillent au drain gauche, deux à droite. Ils ne quittent pas leur tâche des yeux, alors que le personnage grimpé haut entre les deux drains regarde fièrement vers le photographe : son habillement assez sombre désignerait plutôt un forestier ou un surveillant. Trois gardes en uniforme, portant musette et casquette, et deux cadres forestiers en chapeau haut tournent le dos, absorbés dans la contemplation des travaux. Sur la veste de l'un des gardes, on distingue les galons jaunes tranchant sur le vert bouteille de la veste (voir la photographie 8 non commentée) qui leur donnaient droit au surnom de « *salamandre* » (Métaillié et Richefort, 1990, p. 20). Le personnage à la canne, dont l'habillement et la position sur la photographie suggèrent un rang élevé dans la hiérarchie (inspecteur peut-être), a un regard frontal (on ressent le face-à-face avec le photographe évoqué par Dubois, 1992) et une posture autoritaire.

Entourés par probablement sept forestiers, les six ouvriers sont sous bonne garde ! L'institution forestière, sa hiérarchie, son organisation militaire pèsent



Photographie 7
Drainages en exécution
dans les berges du torrent en 1890.
Torrent de St-Martin-la-Porte

Photographie 8
Construction d'un tunnel.
L'agent directeur et le surveillant des travaux.
Torrent de St-Julien



sur cette photographie. On peut être surpris cependant que l'uniforme ne soit pas systématiquement porté : selon Métaillié et Richefort (1990), « *les échelons supérieurs de l'administration portaient l'uniforme surtout lors d'occasions particulières : inspections, visites officielles* ».

Les gardes étaient habituellement issus de la population locale. Ils étaient chargés de missions de surveillance et leurs relations avec la population locale étaient tendues. Les cadres, issus des milieux aisés, avaient rang d'officier. L'ingénieur commençait sa carrière comme garde-général et pouvait finir inspecteur, à la tête d'une division atteignant la taille d'un département ou conservateur, responsable d'un ensemble régional. Malgré le poids de la hiérarchie dans ce corps, Larrère (1993) a montré que les acteurs y avaient une certaine latitude pour opérer des choix politiques et techniques.

La doctrine forestière, grâce à laquelle « *les forestiers se sont faits une haute idée de leur mission* » (Larrère, 1993) reliait tous ces hommes comme au sein d'une grande famille.

Qui dit famille, dit photographies de famille : on en trouve de nombreuses, parmi les collections, sans aucune visée technique (photographie 8 non commentée par exemple), des groupes de visages dont la fierté et la détermination touchent, lorsque, délaissant un instant tout débat technique ou politique, on mesure, avec le recul des années, la difficulté et l'ampleur considérable des travaux accomplis.

Plus encore que toutes les précédentes, elles renvoient à la fonction d'index de la photographie, le « *ça a été* » de Barthes (1980) : toutes ces collections attestent de la réalité de l'entreprise et en désignent les acteurs.

CONCLUSIONS

Les photographies présentées, tirées des collections des premières archives photographiques de la Restauration des terrains en montagne, illustrent clairement le premier objectif des forestiers inscrit dans le courant du positivisme scientifique : se saisissant avec enthousiasme de cet outil, ils envisagent alors la photographie comme un « *miroir du réel* » (Dubois, 1992), au service d'un objectif technique.

Les forestiers ont ensuite très rapidement envisagé une autre fonction explicite à leurs clichés, celle de démonstration, appuyant la lutte qu'ils menaient pour imposer leur doctrine. Ils ont dès lors admis une transformation du réel par la photographie : par exemple, lorsque, comme on l'a

lu précédemment, un Demontzey, dans son introduction aux vues photographiques de *L'extinction des torrents* (1894), exprime ses doutes sur le rendu de la pente et de l'ambiance. Ils ont même utilisé cet écart : consciemment lorsque la sélection des photographies dans les albums (le barrage éventré du Nant Trouble est cité mais non montré dans *L'extinction des torrents*), ou que les légendes sont au service de leur idéologie (photographie 2 illustrant la confiance des ouvriers dans leurs chefs) ; moins consciemment sans doute dans le cadrage, la composition, la mise en scène, mais là, il faut avouer que les éléments manquent : on a remarqué cependant que les ouvriers semblaient avoir une consigne de pose les obligeant à l'activité, et on a fait l'hypothèse que c'était dans le but de montrer l'efficacité et la technicité des chantiers. On a souligné combien la composition de certaines photographies (particulièrement 1 et 2) appuyait remarquablement les usages démonstratifs : que ce soit dans l'intention des commanditaires ou pas, les effets à la réception sont là. On peut noter que, dans l'ensemble, les légendes restent assez techniques et incorporent peu de propagande, les développements idéologiques étant reportés au volume de texte quand il existe. La fonction de relais (Joly, 1994) de la légende est peu marquée : décalée, elle égare souvent, prodiguant des détails techniques peu visibles ou dont l'intérêt est évincé par les personnages.

La présence des personnages et bien sûr des forestiers en particulier, qui n'apportent rien au plan technique, soulève des questions plus complexes, touchant aux fonctions implicites des photographies.

On peut bien sûr s'interroger sur les intentions des photographes et de leurs commanditaires. Il est connu que les premières photographies de paysage comportaient toujours des personnages, ils n'en ont disparu que relativement récemment. Il pourrait donc s'agir du respect d'un usage, d'un effet de mode. Le besoin des forestiers de prendre des photographies de famille (fonction intégratrice, de renforcement de liens : Bourdieu, 1965) a aussi été abordé : certaines n'ont que cet usage (photographie 8), d'autres pourraient avoir en sus des fonctions techniques et démonstratives : la photographie de famille, prise sur les lieux de l'action, s'en trouverait plus efficace au plan de la cohérence sociale. Les légendes sont souvent décalées de ce point de vue, parfois muettes sur des personnages qui constituent le seul sujet ; en tous cas, la curiosité est rarement satisfaite au sujet des identités.

Si on se place maintenant du côté de la réception des images, la position des personnages révèle des rapports de domination vis-à-vis des ouvriers et des phénomènes naturels ; elle paraît codée : ouvriers encerclés, gardés par les forestiers ; forestiers discrets dans un coin lorsque la nature est à l'œuvre, forestiers bien visibles et juchés sur les ouvrages après l'aménagement. La posture des notables et forestiers impose un sentiment de compétence, d'autorité. La représentation des groupes souligne l'intégration sociale de l'institution unie dans la fierté et le sens du devoir. La pose, « *la recherche de l'air noble* » telle que décrite par Barthes (1980 ; p. 26), est illustrée. Ces effets sont remarquablement cohérents avec le contexte de cette entreprise de la RTM tel qu'on peut l'analyser actuellement. Ils mettent en évidence une rhétorique de ces images. Il est difficile par contre d'imaginer si ces effets étaient semblables lors de la publication des photographies.

Au travers de ces images, les forestiers apparaissent bien comme des « *producteurs de représentations, d'images et d'imaginaires, de doctrines* » (Kalaora et Savoye, 1985). Les photographies contemporaines, comme celles illustrant les brochures d'information éditées par les services RTM, ont tendance à évacuer les acteurs institutionnels des photographies ; elles ne les tolèrent que dans l'action (déroulant des plans par exemple...), elles soulignent l'expertise et la compétence, mettent peu l'institution en avant (photographie 9, p. 79). Les ouvriers au travail semblent par contre avoir traversé le temps : mêmes cadrages dans le chantier, mêmes postures (photographie 10, p. 79).



Photographie 9
Extrait d'une brochure contemporaine d'information
sur la Restauration des terrains en montagne

ONF - RTM, 1990



Photographie 10
Extrait d'une brochure contemporaine
d'information sur la Restauration
des terrains en montagne

ONF - RTM, 1990

Un aperçu des qualités plastiques de ces photographies anciennes, bien que leur grain particulier et leur gamme de gris soient mal rendus par les techniques de reproduction, est donné dans cet article. On peut toutefois estimer que beaucoup d'entre elles ne répondent pas aux critères actuels : il n'y a bien souvent pas d'unité de composition. L'émotion gagne cependant lorsque, percevant le jaunissement du papier ou l'odeur des albums, et oubliant la sociologie politique et l'analyse d'images, on contemple ces lieux et ces visages qui évoquent des mythes et des symboles de la montagne ; tous ces gens qui convergent vers l'inauguration du tunnel de St-Julien (photographie 4, p. 72) ne rappellent-ils pas ainsi les récits populaires de la Nativité qui se sont transmis dans les villages de montagne ?

Enfin, ces collections de photographies représentent un gisement considérable de données dans des domaines variés : écologie, ingénierie, ethnologie... On a exploré ici leur apport à la sociologie des institutions, et cela paraît un usage fructueux de ce fonds qui mériterait d'être développé, rejoignant en cela les pistes suggérées par Maresca (1996) ; ces travaux éclaireraient ainsi les recherches actuelles sur expertise et société, notamment dans le domaine des risques naturels que la doctrine des forestiers imprègne encore (Andreassian, 2002).

Sylvie BROCHOT

Unité de recherche Érosion torrentielle, neige et avalanches
CEMAGREF

2 rue de la Papeterie
BP 76

F-38402 SAINT-MARTIN D'HÈRES CEDEX

— Actuellement —

DIRECTION DÉPARTEMENTALE
DE L'AGRICULTURE ET DE LA FORÊT
42, avenue Marcelin-Berthelot
BP 31

F-38040 GRENOBLE CEDEX 9
(sylvie.brochot@agriculture.gouv.fr)

Remerciements

L'auteur exprime sa gratitude à Pierre Favre, professeur de Science politique à l'Institut d'études politiques (IEP) de Grenoble pour l'avoir initiée à l'analyse d'images au travers de son cours *Images, symboles et rites politiques* du Diplôme d'études approfondies de Science politique de l'IEP, pour avoir proposé la réalisation du travail universitaire qui est à l'origine de cet article et pour avoir ensuite contribué par ses suggestions à l'amélioration du texte.

RÉFÉRENCES DES PHOTOGRAPHIES COMMENTÉES OU CITÉES

Photographie 1 *Groupe XI en construction - Combe de la Péguère*

Vue n° 109 ; cliché de Loze ; phototypié par Ch. Kuss

2 septembre 1889

Périmètre du Gave de Pau (Hautes-Pyrénées)

Légende :

Le groupe de murs XI, au nord du gros bloc signalé dans les vues n°s 107 et 108 est en construction. Le sixième échelon de cet ouvrage est couronné ; le septième commence.

Le tronçon de Decauville qui figurait dans la photographie n° 107 a approvisionné les quatre étages inférieurs ; il a été supprimé sur l'emplacement du cinquième et remplacé par des échafaudages sur lesquels les plus gros moellons sont roulés à l'aide de leviers jusqu'à leur mise en place ; les moellons ordinaires sont transportés à bras.

La voie Decauville, que l'on aperçoit sur l'échafaudage amont, après avoir servi à l'approvisionnement des étages supérieurs du groupe X, sera utilisée de même pour le groupe XI.

En même temps que l'état des gazons, deux ans après leur mise en place, au-dessus du groupe VI, cette vue donne la physionomie du chantier au moment de la visite du directeur des Forêts, M. Daubrée, accompagné du député d'Argelès, M. Alicot, principal promoteur de l'œuvre en cours d'exécution, de l'administrateur Demontzey, de l'inspecteur Loze, chef du service du reboisement, et de l'inspecteur-adjoint Dellon, directeur des travaux.

Reproduction papier 14,7 x 20,4 cm dans le volume n° 2 de *L'Extinction des torrents* de P. Demontzey (1894) comprenant 127 photographies.

Consultable au centre de documentation du Cemagref de Grenoble.

Photographie 2 *Détail de la construction du groupe XVI - Combe de la Péguère*

Vue n° 114 ; cliché de Dellon (inspecteur-adjoint) ; phototypié par Ch. Kuss

26 juillet 1880

Périmètre du Gave de Pau (Hautes-Pyrénées)

Légende :

Cette vue donne le détail d'un coin de la berge droite de la combe. Le mur en construction, en arrière des deux règles de maçon qui se dressent au premier plan, n'est autre que l'étage inférieur du groupe XVI (vue n° 113). L'excavation auprès de laquelle il se termine, creusée par un brusque éboulement survenu le 25 juillet, est beaucoup plus apparente dans cette dernière vue ; en revanche, la déclivité du terrain, la dislocation des roches et leur instabilité sont ici beaucoup plus frappantes. L'insouciance avec laquelle l'ouvrier, placé au bord de l'excavation qui s'est produite la veille, s'adosse à ce pan de montagne croulant, témoigne d'une grande habitude du danger et d'une confiance sans bornes dans la direction du travail.

Au second plan, dans le lointain, toujours la montagne de Hourmégas.

Reproduction papier 14,7 x 20,4 cm dans le volume n° 2 de *L'Extinction des torrents* de P. Demontzey (1894) comprenant 127 photographies.

Consultable au centre de documentation du Cemagref de Grenoble.

Photographie 3 *Construction de drains en 1887. Une branche secondaire - Torrent de Sécheron*

Vue n° 21 ; cliché de P. Beraud ; phototypié par Ch. Kuss

26 septembre 1887

Périmètre de la Haute-Isère (Savoie)

Légende :

La nature minéralogique du sol qui compose le glissement du Sécheron est telle que les terres se liquéfient pour ainsi dire sous l'action de l'humidité, tandis qu'elles durcissent en formant un conglomérat compact sous l'action de la sécheresse.

Il a semblé dès lors que le moyen le plus efficace pour arrêter les mouvements du sol serait de le dessécher en empêchant toute infiltration des eaux de pluies, de neiges ou de sources.

On a, dès lors, sillonné toute la surface du glissement d'un vaste système de drains superficiels appelés à capter les eaux et à les conduire le plus rapidement possible, par des canaux étanches, hors des terrains instables (Voir à la première partie, titre IV, le paragraphe 36 du chapitre XIII).

La vue n° 21, prise à l'altitude de 1 500 mètres, montre la construction d'une branche secondaire de ces sortes de drains. Une tranchée est creusée dans le sol, puis pavée. Au-dessus du pavé, on dispose des pierres inclinées de façon à laisser le libre passage aux eaux, et le reste de la tranchée est rempli avec des pierres de toutes dimensions, sorte de filtre par où les filets liquides rejoignent facilement le fond des drains. Les drains de premier ordre ont une profondeur moyenne de 2 mètres, et ceux de second ordre, une profondeur moyenne de 1 mètre.

Reproduction papier 15,7 x 21,8 cm dans le volume n° 2 de *L'Extinction des torrents* de P. Demontzey (1894) comprenant 127 photographies.

Consultable au centre de documentation du Cemagref de Grenoble.

Photographie 4 *Torrent de St-Julien – En route pour l'inauguration du tunnel de St-Julien*

N° d'ordre 109^A ; n° matricule 273 ; cliché de Ch. Kuss

29 août 1896

Périmètre de l'Arc supérieur (Savoie) - Série de St-Julien

Non légendée

Reproduction papier 16,3 x 11,8 cm dans *Torrents de la Savoie*, anonyme ; album de photographies en 3 volumes.

Consultable au centre de documentation du Cemagref de Grenoble.

Photographie 5 *Barrage n° 4 construit en 1890 - Torrent de Nant Trouble*

Cliché de Ch. Kuss

2 octobre 1890

Périmètre de la Haute-Isère (Savoie)

Non légendée

Reproduction papier 20,4 x 15 cm dans *Torrents de la Savoie*, anonyme ; album de photographies en 3 volumes.

Consultable au centre de documentation du Cemagref de Grenoble.

Photographie 6 *Barrage n° 4 après la lave - Torrent de Nant Trouble*

Cliché de Ch. Kuss

10 mai 1891

Périmètre de la Haute-Isère (Savoie)

Non légendée

Reproduction papier 21,3 x 15,7 cm dans *Torrents de la Savoie*, anonyme ; album de photographies en 3 volumes.

Consultable au centre de documentation du Cemagref de Grenoble.

**Photographie 7 *Drainages en exécution dans les berges du torrent en 1890
Torrent de St-Martin-la-Porte***

Vue n° 6 ; cliché de Ch. Kuss ; phototypié par Ch. Kuss

5 juin 1890

Périmètre de l'Arc supérieur (Savoie)

Légende :

Les berges à sol chaotique du torrent, dans les sections moyenne et supérieure, sont très argileuses, constamment humides, et par suite en glissement permanent.

Des barrages ont été élevés sur presque toute la longueur du torrent.

Mais leur action, si puissante qu'on la suppose, ne peut s'étendre jusqu'au sommet des berges. On a dû recourir alors à des drainages qui, en asséchant le sol, lui procurent la stabilité désirable. Les ouvriers que l'on voit en train de travailler sont précisément occupés à la construction des drains.

Ils creusent la tranchée où sera construit le canal qui recueillera les eaux et les conduira directement au torrent. Le couronnement du barrage se trouve à une altitude de 1 408 mètres.

Reproduction papier 15 x 20,7 cm dans le volume n° 2 de *L'Extinction des torrents* de P. Demontzey (1894) comprenant 127 photographies.

Consultable au centre de documentation du Cemagref de Grenoble.

**Photographie 8 Construction d'un tunnel - L'agent directeur et le surveillant des travaux
Torrent de St-Julien**

Vue n° d'ordre 90^A ; n° matricule 251 ; cliché de Ch. Kuss

20 janvier 1896

Périmètre de l'Arc supérieur (Savoie) - Série de St-Julien

Non légendée

Reproduction papier 16,3 x 11,8 cm dans *Torrents de la Savoie*, anonyme ; album de photographies en 3 volumes.

Consultable au centre de documentation du Cemagref de Grenoble.

BIBLIOGRAPHIE

ANONYME. — Torrents de la Savoie. Album de photographies en 3 volumes. — Consultable au Cemagref de Grenoble.

ANDRÉASSIAN (V.). — Impact de l'évolution du couvert forestier sur le comportement hydrologique des bassins versants. — Université Paris VI, 2002. — 276 p. + annexes (Thèse de doctorat en hydrologie, soutenue le 24 septembre 2002).

BARTHES (R.). — La Chambre claire. Note sur la photographie. — *Cahiers du cinéma*, Gallimard-Seuil, 1980.

BOURDIEU (P.). — Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie. — Éditions de minuit, 1965 (coll. Le sens commun) (ISBN 2-7073-0029-2).

CRÉCY (L. de). — La Restauration des terrains en montagne. (I) Historique. — *Arbre actuel*, n° 19, juin-juillet 1995, pp. 24-30.

DEMONTZEY (P.). — L'Extinction des torrents en France par le reboisement. Ouvrage orné de 32 planches et accompagné de 127 vues photographiques reproduites en phototypie par Ch. Kuss, inspecteur-adjoint des forêts. — Paris : Imprimerie nationale, 1894. — 2 volumes.

DUBOIS (P.). — L'Acte photographique et autres essais. — Nathan université, 1992 (coll. Fac image) (ISBN 2-09-190766-9).

FEUVRIER (J.-P.), LIZET (B.). — La Photographie, mémoire du service de restauration des terrains en montagne (RTM) de la Savoie de 1886 à nos jours. In : 116^e Congrès national des Sociétés savantes, Chambéry. — *Ethnologie*, 1991, pp. 41-63.

GAYFFIER (E. de). — Exposition universelle de 1878. Reboisement et gazonnement des montagnes. Photographies de travaux de consolidation et de reboisement. — Paris : Ministère de l'Agriculture et du Commerce, Administration des Forêts. Imprimerie nationale, 1877.

JANTZEN (R.). — Montagne et symboles. — Presses universitaires de Lyon, 1988 (ISBN 2-7297-0332-2).

JOLY (M.). — Introduction à l'analyse de l'image. — Nathan université, 1994 (ISBN 2-09-190634-8).

KALAORA (B.), SAVOYE (A.). — La Protection des régions de montagne au XIX^e siècle : forestiers sociaux contre forestiers étatistes. In : Protection de la nature : histoire et idéologie. De la nature à l'environnement / A. Cadoret. — L'Harmattan, 1985 (ISBN 2-85802-596-4).

LARRÈRE (R.). — La Restauration des terrains de montagne, de la prise en charge de la protection par l'État à la gestion négociée des risques. — INRA Ivry, Unité de recherche STEPE pour le compte du ministère de l'Environnement, contrat 2606A, 1993.

LEBART (L.). — La "restauration des montagnes". Les photographies de l'administration des Forêts dans la seconde moitié du XIX^e siècle. — *Études photographiques*, 3, novembre 1997.

MARESCA (S.). — La Photographie. Un miroir des sciences sociales. — L'Harmattan, 1996 (coll. Logiques sociales) (ISBN 2-7384-4774-0).

MÉTAILLIÉ (J.-P.), RICHEFORT (I.). — L'Avalanche et le torrent. Les forestiers photographes de la montagne (1885-1940). Catalogue d'exposition. — Toulouse : PUM, 1990. — 44 p. (ISBN 2-85816-135-6).

ONF (RTM). — Restauration des terrains en montagne dans les Pyrénées. — ONF-Service Restauration des Terrains en montagne, 1990. — 14 p.

QUAND L'ADMINISTRATION FORESTIÈRE SE METTAIT EN SCÈNE : LES PREMIÈRES ARCHIVES PHOTOGRAPHIQUES (1860-1914) DE LA RESTAURATION DES TERRAINS EN MONTAGNE (Résumé)

Dès les années 1860, les forestiers chargés de la mise en œuvre des travaux de restauration des terrains en montagne prennent des photographies des sites où ils travaillent, constituant de remarquables collections. On tente dans cet article, au travers d'une démarche d'analyse d'images, d'éclairer le rôle et la stratégie de ces hommes dans les processus de décision publique relatifs à cette entreprise et d'évoquer la sociologie de l'administration forestière. À partir de quelques clichés comportant des personnages, on étudie successivement l'implication des forestiers dans l'aménagement du territoire de ce XIX^e siècle, leurs relations avec la société locale, leur perception des phénomènes naturels, et la cohésion de leur propre institution. On constate qu'au travers de ces photographies, les forestiers dépassent les objectifs techniques et de propagande pour produire des représentations, des doctrines, de l'imaginaire.

WHEN THE FORESTRY DEPARTMENT TOLD ITS OWN STORY – THE FIRST PHOTOGRAPHIC RECORDS (1860-1914) OF RESTORATION OF MOUNTAIN LAND (Abstract)

As early as the 1860's, foresters in charge of restoration of mountain land took photographs of the sites they worked on, and established some remarkable collections. Through an analysis of the pictures, this article attempts to cast light on the role and strategy of these men in relation to the public decision-making process concerning this operation, and to gain insight into the sociology of the forestry department. Using a number of photographs depicting individuals, the authors examine the involvement of foresters in 19th century land planning, their relationships with the local community, their perception of natural phenomena and the cohesion of the institution they belonged to. It is clear from these photograph that foresters went beyond purely technical and propaganda objectives, producing representations, doctrines and fantasies.



Photographie 11
Combe de la Péguère
Stèle commémorative à la mémoire de P. Demontzey
Photo S. BROCHOT, 1990